

Prologue

La vie n'est pas un long fleuve tranquille, je le sais par expérience.

J'ai eu une enfance particulière et une adolescence très difficile pour ne pas dire perturbée. D'autres n'en auraient pas réchappé mais je suis la preuve vivante que l'on peut aussi s'en sortir... à force de courage, de ténacité et de volonté, mais aussi de chance –d'une certaine façon.

Ma vie de jeune femme adulte reste encore faite de luttes et d'acharnement mais je suis dorénavant plus forte.

J'espère tellement de la vie qui m'est offerte aujourd'hui, oui, j'ai l'impression que tout est du domaine du possible.

Je vous livre ici mon récit de vie, sans complaisance mais bien réel, difficile à croire tellement les événements cités vous sembleront sortir d'un roman. Il n'en est rien pour autant.

Soyez à l'écoute de mon témoignage, que celui-ci serve à ne pas juger autrui au premier regard. Comment se permettre de juger sans connaître l'histoire d'une personne ? Car n'est-ce pas son histoire qui va construire sa personnalité, ses attitudes, ses réactions ?

Mon histoire se déroule en Vendée où porter mon nom n'est pas chose facile.

Ce dernier est connu de manière honteuse à cause de mon père et de mon frère... Il faut donc se reconstruire soi-même avec cette image, raison pour laquelle il ne sera pas cité, de même que les véritables noms et prénoms des protagonistes.

Vous êtes peut-être la fille de... ou la sœur de..., mais cela signifie-t-il que vous avez forcément les mêmes manières, la même mentalité qu'eux ?

Ne peut-on avoir sa propre identité bien différente des autres membres de sa famille ? Est-ce donc si incompréhensible et si incompatible ?

Des débuts difficiles...

Je suis issue d'une famille de cinq enfants : Suzette, Maharadja, Jojo, Suzie et moi, les jumelles.

Mes parents sortaient beaucoup dans les bals, nous les accompagnions et dormions dans un camion, c'était un peu une vie de bohème et nous en profitions. Mon père trempait dans pas mal de magouilles et buvait beaucoup : ce n'était pas un environnement idéal pour des enfants, c'est le moins que l'on puisse dire. Nous n'avions aucune stabilité.

Un jour, une personne –dont je ne connais pas le nom– a signalé ces faits à ce qu'on nommait à ce moment-là, la DDASS : la Direction départementale des affaires sanitaires et sociales nous a donc retirés à nos parents pour carence affective.

Jojo a ainsi été placé dans un Institut médico-éducatif (IME), Suzette et Maharadja dans une famille d'accueil chacun.

Quant à Suzie et moi, nous nous sommes retrouvées à la pouponnière du foyer départemental de l'enfance. Comme vous vous en doutez, je n'ai pas de souvenirs de cette période.

Puis, à l'âge de deux ans et demi, toutes les deux avons été confiées à une famille d'accueil résidant dans le sud de la Vendée. Nous y allions à l'école comme toutes les petites filles de cet âge et avions rendez-vous tous les mercredis avec papa, maman et l'éducateur. Nous rentrions aussi les week-ends chez nos parents pour ne pas être en rupture avec eux. En parallèle, j'étais suivie au Centre médico-psychologique (CMP) car cette situation me perturbait.

Nous sommes restées pendant huit ans dans cette famille accueillante avec Tata C., dans un climat tranquille et agréable, rythmé par des repères de base : heures définies de lever, déjeuner, goûter et coucher, école, devoirs... Une vie normale, en bref !

Cependant, tout a basculé en 1990, lorsque nous avons atteint dix ans, âge auquel les enfants ont le droit de parole. Notre éducateur et le juge des enfants nous ont donc demandé notre avis : Suzie souhaitait rester dans notre famille d'accueil et moi, je souhaitais retourner vivre chez notre mère. Véritable dilemme. Quelle décision difficile à prendre à dix ans, n'est-ce pas ?

Finalement, c'est le juge qui a tranché et décidé de notre retour chez nos parents. Cela a été extrêmement pénible pour nous comme pour la famille d'accueil. Un véritable

déchirement ! Nous avons dès lors perdu tous nos repères, une autre vie s'ouvrait devant nous. Une coupure franche et nette, mais pour quel devenir ?

Bougeotte et péripéties

Avec nos parents, nous avons beaucoup déménagé : je me souviens essentiellement de cinq villages et villes du Sud Vendée où nous vivions dans des conditions vraiment très précaires. Il a fallu nous adapter à cette nouvelle vie, mais cela n'est pas si simple.

Dans le premier village de mon souvenir, la situation était même épouvantable : nous habitions dans une très vieille maison, sans confort ; comme les toilettes étaient dehors, nous disposions seulement d'un pot de chambre pour nos besoins naturels la nuit, et le jour, les feuilles des arbres nous servaient de papier toilette ; pas de douche, un simple appareil de chauffage branché à la prise électrique en cas de fraîcheur ; une caravane garée à l'extérieur.

Notre père était connu des gendarmes à cause de ses nombreux trafics, ce qui engendrait pas mal de soucis à la maison. Dans ce contexte, on en a fait des bêtises : il nous est même arrivé de voler dans les magasins pour nous faire plaisir, on achetait par exemple des bonbons en cachette. Mais nous ne nous manquions de rien : maman nous préparait de bons petits plats et faisait en sorte que l'on puisse manger à notre faim.

Papa était dur. Il interdisait même à maman de nous offrir quoi que ce soit, sinon elle se faisait « engueuler ». Elle passait alors par Suzette, qui venait nous rendre visite avec le cadeau qu'elle nous remettait discrètement. Cela créait une complicité féminine, un lien indéfectible. Oh oui, quels beaux souvenirs !

Une image me revient subitement en mémoire : celle de notre père nous courant derrière avec des orties car nous ne voulions pas aller à l'école. Quelle motivation nous avions alors ! Imaginez le tableau !

Puis, nous avons emménagé dans une HLM, dans une ville cette fois, une quinzaine de kilomètres plus bas. Notre père y avait sa mère, son frère et ses sœurs, nous n'étions donc pas en terre inconnue.

Ah, quelle vie nous avons menée là-bas ! Jojo, qui revenait à la maison le week-end, montait sur les capots de voiture, il faisait le fou et pouvait se montrer violent. Je ne garde pas de souvenirs précis de cette époque si ce n'est que nous avons un gros chien et que nous nous amusions beaucoup avec le tourniquet ! Mais nous n'y sommes pas restés longtemps non plus !

Et encore quinze kilomètres pour arriver dans un nouveau village, où j'ai davantage de souvenirs. Notre père nous embauchait, Suzie et moi, pour distribuer des prospectus dans les boîtes à lettres ou coller des affiches sur les murs, c'était son gagne-pain... et le